

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 34

Artikel: Pè lo tribunalat
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222718>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LES ABBAYES

VOICI l'époque des abbayes qui bat son plein pour la plus grande joie de beaucoup.

Et ceux-là sont, je crois, les plus heureux qui s'amuse encore aux naïfs divertissements des fêtes du village.

Je les trouve charmantes, ces abbayes avec leurs arcs-de-triomphe et leurs portiques de feuillages piqués de grosses roses aux feuilles de papier de couleurs criardes. Et leurs fanfares, à la diane, où viennent se mêler étrangement l'appel ardent d'un coq ou le mugissement des bêtes retenues à l'écurie.

C'est idyllique, champêtre, rustique. C'est surtout honnête et reposant. C'est bien de chez nous l'abbaye.

Malgré le fracas des pétards que les gosses font partir au nez du garde-champêtre, l'on comprend fort bien le plaisir sans mélange qu'y prennent les rudes campagnards après les durs travaux des champs.

Mais on comprend aussi pourquoi les citadins, disons les Lausannois, s'y portent. S'il y a le gâteau, les bricelots ou les crêpes dont les ménagères sont généreuses, il y a aussi le petit blanc qui est bon à déguster. Il y a surtout cette belle et saine gaieté qui n'a pas encore eu la mauvaise idée et quitter la campagne, qui est son domaine ensoleillé.

Vive l'abbaye et en avant la fanfare ! C.



PÈ LO TRIBUNAT

PARAIT que lài a dâi payi iô lài a min de tribunau. Omète l'è quacon que m'a cein contâ et n'èin sé pas mé que vo. Dein stâo payi que vo dio, se lài a on croûio coo dein on velâdzo, lo peindant à n'on premâ, âo bin à n'on pêrà et pu tot è de. N'a pas einvoya de recoumeincî. Dein d'autro payi, iô lài a mé de croûio dzein que d'abro, sé pas quemet dâo diâbllo fant.

Tsi no, po clliâo croûio guieu, on a lè tribunau et dâi dzuzdo.

M'ant esplichâ tot cein on coup, principalement cein que fâ clli que l'âi diant lo protyureu et cein que fant lè z'avocat.

Le parât que lo protyureu l'è on coo que dusse mena la leinga contre clli que faut condanâ. Lào dit dinse :

— Vo séde ! Clli coo que l'è quie acchounâ d'avâi robâ clli tsè à ètsile, l'è bin li que l'a fé lo mau. L'è on mince guieu, que n'èin a pas doû su terra quemet li. L'è on remouâ-plitte que n'èin a min de parâ. On vâi cein rein qu'à son petit dâi qu'è bin pllie cou que lè z'autro. On dzo, vo robe on tsè à ètsile. Dèman, vo robera voutron crâo à lizé ; aprî-dèman, voutron fornet à banc dein voutron pâilo. Tot lài è bon. Sé prâo à cein que faut l'èinellioûre po lo resto de sé po cein que faut l'èinellioûre po lo resto de sé dzo. Dâi coo dinse que pouant robâ dâi pucheint camion et lè catsî on sâ pas iô, lo bon Dieu no

z'èin preserve. Credouble ! Lo faut dedein, lài a pas de nani ! A la gabioula et âo chalver !

Et dinse dâi z'hâore doureint.

L'avocat, li, dèvese dinse :

— N'accutâ pas tot cein. Lo protyureu vo rempllie lè z'orolhie avoué dâi mouî de dzanlye tote appondye, quemet dâi z'âo de gremelyetta,, âo bin quemet clliâo petite truffye qu'on pâo pas dèpèdzî de la ramna dâi z'annâie que lài a. Lo croûio guieu, sé prâo iô l'è. (Et ie vouaite lo protyureu.) N'è pardieu pas clli que vo z'acchounâ ! Stisse l'è la pe brava dzein de l'univè, que sarâi pas fotu de fère dâo mau à n'on tavan borgno. Dâi coo quemet li, foudràî ein sèna èpais dâi pucheint tsamp et que trosse fermo. S'avé onna felhie à maryâ, la lài baillèrî tot tsaud. N'è pardieu pas on larro, ne on eimbougnî. L'è on coo que dit la vretâ, ein avoué ! Vouaitî clliâo get, se sant pas asse clliâ et asse dâo que clliâo de voutra bou'n amie dein lo teimps que vo frequentâvi. Et on vint vo dere que cein l'è on larro. Misère ! Se cein fâ pas pedhî, dâi z'homme que pouant vo dere dâi z'affère dinse.

Et se lè dzuzdo n'avant pas sâi, crâio que l'avocat n'arrirerâi jamé.

L'è lè dzuzdo que sâit eimbétâ. Cò faut-te craire ? Po fini sant d'accoco avaué clli que l'a dèvezâ lo derrâi et pu tot è de.

Por quant à mè, mè mouso que protyureu et avocat fant bin mé d'outra que lài a de veint et qu'on pâo pas tot lè craire.

On coup, fallâi dzudzî on larro, de clliâo que lào diant cambrioleu, que fant lào coup de né ein èintreint pè lè fenêtre.

L'avant prâi su lo coup, pouâve pas nii, et tot parâi l'avocat l'a tant bin su lào reimplliâ la tita d'outra pè clli tribunal que lè dzuzdo l'ant décidâ que l'êtâi 'na brâva dzein et l'a ètâ saillâ de la gabioula.

L'ant bin fé, du que l'avocat desâi que clli coo pouâve pas avâi robâ po cein que n'ousâve pas allâ via de né.

Le vegnant de lo sailli quand reincontre son avocat et lài fâ dinse :

— Ein vo bin remacheint ! Vo z'âi bin mena la leinga por mè. Vu allâ ion de stâo dzor à voutron ottò po vo paî !

— Bin se vo voliâ, lài repond lo minna-mor, mâ... mè recoumando... lài venî pas de né !

Marc à Louis.

SANS GÈNE

P ARMI les clients habituels d'un restaurant, il y avait un brave professeur qui régulièrement tous les jours, venait s'asseoir à la même place et parcourait les journaux, pendant que devant lui fumait un café odorant.

Un jour, Colomb, tel est le nom de notre savant, se leva après avoir, comme de coutume, absorbé le contenu de son verre et de ses journaux.

Mais il eut beau chercher son chapeau qu'il accrochait toujours à la même patère, le couvre-chef resta introuvable. Cependant, à sa place, trônait un magnifique huit reflets flambant neuf.

On était, évidemment, en présence d'une confusion.

En effet, aucun consommateur présent ne reconnut le chapeau neuf comme étant le sien.

— Eh bien ! dit le cafetier, prenez ce chapeau-

là. Un distrait aura coiffé le vôtre par erreur. Demain, sans doute, il le rapportera.

Colomb s'en fut donc avec le haut de forme impeccable qui lui donnait fort-grand air.

Le lendemain, comme il revenait avec le chapeau, un monsieur s'approcha de lui, et fort courtoisement lui dit :

— Je crois, monsieur, que le chapeau que vous portez, m'appartient et que celui-ci est à vous.

Et ce disant, il lui tendit un chapeau que le professeur n'eut aucun mal à reconnaître pour le sien.

La double restitution une fois accomplie, le savant fut pris d'une curiosité.

— Comment, demanda-t-il, avez-vous pu confondre deux objets aussi dissemblables que nos deux chapeaux ?

Le monsieur eut un sourire étrange.

— Voulez-vous que je sois franc ? fit-il.

— Mais certainement.

— Eh bien, voici. Hier, quand je suis parti, il pleuvait à verse et je n'avais pas de parapluie. Vous, au contraire, vous en aviez un grand. Je me suis dit que mon chapeau serait bien mieux protégé contre la pluie sur votre tête que sur la mienne. J'ai pensé aussi que votre chapeau, un peu usagé, s'accommoderait mieux d'une averse que le mien. Voilà pourquoi j'ai emprunté votre chapeau et laissé le mien à votre garde.

Et jetant un regard investigateur sur l'objet restitué :

— Je vois, ajouta-t-il, que ma confiance était bien placée.

Inutile de dire que M. Colomb la trouva plutôt raide.

Inconsolable. — Ginette, quatre ans, est accroupie sur la pelouse auprès de son petit frère Bob, qui a un gros chagrin. La grande sœur s'approche :

— Eh bien ! Ginette, s'écrie-t-elle, tu ne peux donc pas consoler ton petit frère ?...

Ginette se retourne, navrée :

— Je le console bien ; mais, qu'est-ce que tu veux, c'est ennuyeux à la fin, il se « déconsole » tout le temps...

LE DOIGT

Le rôle du doigt, dans la vie,
Est plus important qu'on ne croit,
Il s'élève, malgré l'envie,
A mesure que l'homme croît.
A quelques mois, un bébé rose
Fourre son doigt en plein dedans
Sa bouche fraîche, à peine éclosé,
A la recherche de ses dents.

A quelques ans, — une douzaine,
Mettons, si vous le voulez bien, —
On dirait que le nez nous gêne,
Cet âge ne respecte rien.
Aussi, sans cesse, sans relâche,
Tout enfant, fût-il des mieux nés,
Au nez de papa qui se fâche,
Enfonce son doigt dans le nez.

Quand on est grand : une autre gamme,
On ne sait trop ce que l'on fait :
Las d'être garçon, l'on prend femme,
On n'en est pas plus satisfait...
« Toujours plus haut », dit le poète...
En fin de compte, sans orgueil,
On s'aperçoit, malin ou bête,
Que l'on s'est mis le doigt dans l'œil !

Henri Segond.